

1

Haut dans le ciel d'été, un héron pourpré suivait la brise qui effleurait les cimes sombres. Libre, il filait devant le bandeau noir sur la surface du lac, se rapprochant peu à peu du miroir de l'eau, jusqu'à trouver un rocher sur lequel il se posa pour guetter les mouvements des profondeurs.

La nature respirait et transpirait tandis qu'il était là, dressé et immobile, attentif à chaque bruit, chaque mouvement. Maître des lieux, il embrassait toute la perfection de la création comme faisant partie d'un ensemble, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur, spectateur et acteur, il la comprenait et elle lui murmurait. Il écoutait : ici un remous dans l'eau, là-bas un coassement discret, une pomme de pin qui craque et du sable foulé au loin. Mais ce qui l'intéressait, c'était le poisson. Il venait souvent au lac pour observer, sans être vu, la foule qui s'agitait en dessous.

Cette fois-ci, un curieux spécimen avait attiré son attention. Il avait flairé la piste d'une espèce rare, peut-être la seule qui, selon lui, pourrait jamais le satisfaire. Il

l'avait aperçue au fil de l'eau, tout proche de la surface avec sa peau brillante comme la lune, et depuis lors n'avait pu l'oublier. C'était devenu une fascination, une obsession, alors il la guettait et rêvait, tel un amoureux lui aurait fait la cour, scrutant sa présence, à l'affût et tournoyant autour en cercles de plus en plus petits au cœur de ce qui était devenu sa vie, sa raison d'être : il n'existait plus que pour elle et se disait « si je la laissais s'en aller, je ne pourrais vivre jamais ».

Soudain, un bruit attira son attention et il s'envola aussitôt. Ce n'était pas le poisson qu'il avait espéré, mais la civilisation de l'autre côté du rivage qu'il apercevait du coin de l'œil alors déjà loin — cette grosse chose rouge qui jurait aux abords de son lac, de sa forêt, recevait des allées et venues comme une fourmilière : des véhicules noirs, des choses noires grouillantes sur l'étendue de goudron délavé gris sombre et clair.

La nature retenait son souffle tandis que devant le hall de l'hôtel un homme en costume noir donnait des ordres à d'autres hommes en noir. Grande carrure, une autorité naturelle et l'air dur. La réunion qu'il opérait se déroulait entre les pins et le goudron et tout le monde écoutait, à l'ombre du ciel. Un déclic de portière lourde claqua sur l'allée et une femme sortit lentement de la grosse voiture noire. Elle fit quelques pas en direction de l'hôtel, sans faire grand cas de tous les hommes loin derrière la voiture. Elle s'arrêta un moment pour regarder autour — l'hôtel, les arbres

qu'elle contemplait comme des géants au-dessus de sa tête, puis le rivage, le lac et la grande forêt derrière.

— Sûr que c'est frais ici, dit-elle tout bas en se frottant les bras.

Elle se retourna vers la voiture et jeta des regards vers la vitre arrière, tentant de déceler un mouvement. Pas de mouvement. Elle se remit à attendre et à regarder vers le lointain, isolée sur le bas-côté de la route et à l'écart de la réunion. Elle prit une grande bouffée d'air du lac et soupira.

— Quand même... ça vaut pas la mer, dit-elle. Je me demande bien pourquoi il nous a traînées ici.

La portière arrière de la voiture s'ouvrit timidement et la femme se retourna à peine, reprenant sa contemplation solitaire. Une adolescente lasse aux longs cheveux sombres émergea de la voiture, sa main pâle sur la carrosserie noir brillant. La jeune fille se redressa mollement sur le goudron, fine et élancée dans son jean et son t-shirt imprimé, le visage déjà levé vers la façade de l'hôtel.

À cet instant, la nature, comme si elle avait attendu son arrivée, relâcha son souffle en une brise sur ses cheveux. Mais la jeune fille ne recevait pas cet accueil : elle était ailleurs, pensive et triste, comme si elle rejetait l'endroit et l'amour que toute la forêt dressée autour était prête à lui offrir.

Les bras croisés, l'adolescente observait la structure de l'hôtel avec une curiosité sans passion, scrutant

son rouge déplacé et tranchant avec le vert foncé des arbres. Son regard se promena ainsi depuis le toit jusqu'à la baie vitrée du bar de l'hôtel puis s'arrêta sur les massifs sombres, comme interpellée par une intuition, la sensation d'un regard qu'elle sentait sur elle. Elle resta là-dessus un instant, perdue dans des considérations inconnues tandis que non loin derrière s'élevaient des voix qu'elle ne semblait pas remarquer.

— Allez à la chambre, je dois arranger quelques petites choses avec ces messieurs. Je vous rejoindrai. C'est la 111.

La jeune fille fixait toujours le buisson, isolée dans son propre monde comme si elle tentait de discerner une quelconque forme remuant dans ses trous d'obscurité.

— Émilie ? Émilie ?

— C'est bizarre, dit la jeune fille. Je...

— Ça va ?

Émilie se tourna vers la femme, la regarda et hocha la tête. Anxieuse, elle se passa la main sur le bras et la rejoignit, non sans jeter un dernier coup d'œil au buisson.

— Allez, dit la femme. On y va ?

Elle commença à lever son bras vers l'épaule de la jeune fille mais se ravisa aussitôt. Elle rangeait sa main suspendue à mi-chemin quand une voix forte se fit entendre en retrait. Toutes deux se retournèrent vers

le groupe. L'homme en costume fit un signe de la tête à un garde du corps.

— Toi là, accompagne-les.

Le garde du corps rejoignit les deux femmes pour les escorter vers la sortie du parking. Suivant leur lente disparition, la brise ralentit jusqu'à cesser derrière leur pas et soudain, toute chose vivante autour finit par se figer — même le père attendait, les regardant tous trois disparaître derrière le reflet des vitres du hall de l'hôtel, pour pouvoir enfin se tourner vers le restant de ses hommes.

— Vous, allez traîner du côté du lac. Quadrillez le secteur aux points d'importance. Les chemins, les grands passages de forêt. Et vous, retournez dans vos fourgons pour être prêts quand ça commencera.

— Quand est-ce qu'on bouge ?

— Dans la soirée. Ça ne devrait pas être long. Il faut s'assurer que les autres dans la forêt soient en place avant. Vous les avez sur la radio du fourgon. Ce sont eux qui nous donneront le signal. Papa vous contactera tous les quarts d'heure pour vous donner l'avancement et la position des postes.

Il fit signe aux gardes du corps de partir et se tourna vers les deux restants.

— Toi et ton petit ami là, venez avec moi. On doit préparer la petite fête.

L'un des deux, le plus jeune, se tourna vers son collègue.

— Juste nous deux ? demanda-t-il d'une voix fluette.

— Ça suffira, dit le père d'Émilie.

Le garde du corps âgé donna une tape sur l'épaule de son acolyte.

— C'est juste une gamine, dit-il. T'as peur d'une gamine ?

Sans les regarder, le patron se mit en chemin vers le hall de l'hôtel.

— Allez.

L'homme âgé donna un petit coup du revers de la main sur le torse du jeune homme et tous deux se mirent au trot pour rattraper leur patron et disparaître, eux aussi, dans l'hôtel.

Tout autour, le calme revenait sous les arbres, sur le rivage, et la nature reprenait sa respiration tranquille. Une brise passa sur le parking, sous l'ombre des pins, pour continuer sa course vers le lac, sous les battements d'ailes du héron qui revenait s'installer dans sa perfection. À l'affût des mouvements de l'eau, il guettait sa lune à la lumière du jour déclinant. Il l'avait vue, c'était sûr, c'était elle.